



F.J. Ossang - Photo : Mina Blumenfeld

« ...Bizarrement, c'est toujours la poésie qui m'a redonné accès au cinéma. J'ai toujours écrit des textes à vide ou à blanc, si je puis dire, avant de les scénariser »

F.J.O. – Je ne sais pas. Ce qui compte pour moi – c'est le côté moderniste de l'art –, c'est cette idée qu'il faut attaquer la réalité par plusieurs axes. Et de pouvoir s'en dégager si besoin. Bizarrement, c'est toujours la poésie qui m'a redonné accès au cinéma. J'ai toujours écrit des textes à vide ou à blanc, si je puis dire, avant de les « scénariser ». Ces textes constituent une matière première composée de mots pour voir aussi bien que pour dire ou décrire, dont j'utilise une infime partie, le reste allant à la poubelle !

S.G. – Pourrait-on dire que ces deux domaines, cinéma et poésie, se confondent chez vous ? Votre écriture est en effet très visuelle tandis que votre cinéma est très marqué, au sens propre comme au sens figuré, par des textes de poésie qui apparaissent à même l'image ou qui sont dits par les personnages, qu'il s'agisse de vos propres textes ou ceux d'autres poètes...

F.J.O. – C'est vrai. Trakl, par exemple, est très présent dans *Docteur Chance*. Ceci dit, quand on regarde dans les premiers temps du cinéma, l'utilisation des intertitres et les types de textes qu'on y inscrivait étaient très variés. L'intertitre, pour moi, et le cinéma en général, c'est avant tout le noir. Une pellicule est une succession d'images et de noirs, puisqu'il y a un inter-image entre chaque image. Selon qu'on dénature la régularité de l'inter-image, on perturbe la continuité du récit. Il me semble qu'on a beaucoup perdu de l'inventivité du cinéma muet mais qu'il est toujours possible d'en tirer profit. Selon la manière dont on interrompt une scène, on peut créer des nuances de récit hallucinantes. C'est un armement très intéressant à utiliser. Ça permet de réintroduire une brutalité, une âpreté qui me plaisent beaucoup.

S.G. – Vous avez écrit un livre sur William S. Burroughs dont le nom est rattaché au cut-up. Cette technique d'écriture a-t-elle à voir avec cette âpreté et avec l'attention que vous accordez aux noirs ?

F.J.O. – Je pense que toute écriture poétique relève du cut-up. Mais Burroughs ordonnait les choses d'une telle manière... *Le Métro blanc* par exemple est un texte d'une beauté et d'une pureté poétiques démentielles ! On trouve aussi des choses étonnantes chez Trakl ou chez Céline qui est arrivé, à la manière d'un Mallarmé parfois, à un degré d'abstraction époustouflant.

S.G. – Dans un long entretien accordé à la revue *Vertigo*¹, vous disiez que « le cinéma a bouleversé l'histoire de la littérature en mettant en action un récit par réseaux ». Pourriez-vous en dire plus ?

F.J.O. – La littérature dominante se développait alors à partir de récits linéaires et séquentiels tandis que le cinéma muet convoqua immédiatement un récit par réseaux en produisant du sens par juxtaposition, par montage. Il y avait de la sauvagerie dans cette atomisation du récit, ce qui a produit une crise du récit littéraire et de nouvelles formes de narration. Pour ma part, comme j'ai tendance à vouloir faire des films impossibles, des récits d'aventures par exemple mais avec un dixième du budget nécessaire pour y parvenir, je suis bien obligé de me coltiner au langage pur du cinéma pour lui faire cracher ce qu'il a en lui. Le cinéma courant illustre trop. C'est la tyrannie du visible. Il y a manque de l'imagination et des visions.



1. Revue *Vertigo* n° 42, printemps 2012.

<http://revue-vertigo.fr>

9 doigts, le prochain film de F.J. Ossang est soutenu par la Région Aquitaine.